

# GABRIEL BONMATI

UN CONTE DE FÉES D'HIVER

Virginie Krysztofiak

Fidélité mystique ou admiration absolue, la peinture de Gabriel Bonmati se fait plus infantile que femme. Envisagées, étoffées, couronnées, ces beautés crépusculaires où l'ombre du regard découpe la pâleur d'un teint de lait révèlent une chair ronde où transpire, au-delà de l'image délicate, la rigidité du pouvoir. Pouvoir de séduction certes, mais surtout pouvoir de position.

L'œuvre de G. Bonmati s'interprète comme on la découvre, au hasard de ses reines. Reines en buste ou en visage, elles semblent régner en maîtres comme si elles avaient tout conquis. Jusqu'à leur sourire en lignes délicates où se devinent les lèvres. Toujours le même, un invariable qui semble définir en lui-même le symbole de la femme, ou du moins un des mythes que l'on s'en fait : une muse divine qui ne semble attendre que pour mieux posséder !

Ce règne à demi-nu est couvert de soieries, de drapés alourdis qui révèlent une époque moyenâgeuse ou encore le riche Orient, et sans doute le faste de la femme et de son rang. L'ornement est absolu, touffu, chamarré, bigarré même, comme si G. Bonmati établissait un point de jonction entre ces cultures qu'il a faites siennes.

D'ailleurs, parlons de cet homme de voyage et de recherche qui puise son inspiration des trois continents qui le fascinent : l'Europe, l'Afrique et l'Amérique. Né au Maroc en 1928 d'une lignée espagnole et française, G. Bonmati fait ses études classiques à Meknès. Bachelier, il décide d'entrer aux Beaux-Arts à Paris, où il restera trois ans, puis, intégrant le corps enseignant en 1951 à Marseille, et de 1952 à 1965 à Casablanca, il entame parallèlement sa carrière de peintre. Il



exposera au salon d'Allauch à Marseille et au salon des artistes indépendants à Casablanca, aux galeries du Festival de Menton ainsi qu'à Monte-Carlo et à Nice. En 1968 il obtient le grand prix de l'Académie de Corse. Le pluralisme de culture et de goûts de G. Bonmati l'amène à résider au Québec en 1969, séduit par l'ampleur et la beauté des paysages du pays. À Québec, il fut professeur d'art à Laval et il expose aujourd'hui de Montréal à Chicago.

Un multiculturalisme donc, aussi clair que ce visage inventé qui ne se différencie de lui-même que par le truchement des parures. Les mêmes yeux sombres, cette expression perpétuelle et ces têtes en pente douce relèvent presque d'un acharnement. Comme si le message était une obsession, toujours la même mais inépuisablement retravaillée, reformulée, une pensée qui s'exprimerait de milles façons, inlassablement fixée dans un espace intemporel.

Intemporel parce que la facture de l'œuvre demeure contemporaine, même si elle traduit une certaine pensée liée à l'homme depuis qu'il est homme : de la séduction et de l'amour. Résignation, attente, pouvoir, perfection, les reines sont mythiques et

figées dans leur mythe. Elles épousent leur nature morte comme leurs rêves mystérieux et ne lèvent les yeux que sur le miroir de leur pensée.

G. Bonmati a trouvé un langage et certainement une femme, il en a fait son propre symbole. Au delà d'elle on découvre une autre constante, celle de l'œuf ou ovoïde sacré (traduction de la matrice ou de la quête du Graal?). La mystique est présente, consacrée, presque ésotérique. Les cavaliers et hommes se font discrets, soumis sous le charme et l'emprise de celles qui sont peut-être de véritables démons. Joute sibylline à demi-mot de poésie car la poésie fait partie intégrante de cette fresque épique. De mots en vers, ils illustrent et imprègnent même parfois les toiles. Phrases, mots ou poèmes, on les goûte ou on les oublie, liberté chérie de celui qui regarde comme il aime.

Tant de perfection et de recherche de perfection laisse songeuse... Et si Gabriel Bonmati voulait justement traduire l'éphémérité de cette plastique parfaite en la fixant désespérément dans le temps ? ■

GABRIEL BONMATI, AU BALCON D'ARTS, 650, RUE NOTRE-DAME, SAINT-LAMBERT.